



## LITTÉRATURE

# Autoportraits au feu

PAR VANESSA AUBERT

« *Nous dansons sur les tombes / La mort n'en saura rien* » (Apollinaire)

*Gisèle Bienne est l'auteure de plusieurs romans et de deux essais. Elle a consacré quatre ouvrages à la Première Guerre mondiale. Elle écrit également pour la jeunesse et collabore épisodiquement à diverses revues. Son dernier roman, Les Fous dans la mansarde, est un récit singulier, inclassable, original, une exploration des esprits-consciences traumatiques de la guerre de 14-18, un exercice d'appropriation, de reconstruction d'une poignée d'acteurs de cette guerre, ces fous, traumatisés, ravagés. Puis, et surtout, une ode initiatique aux esprits, à l'abolition des passerelles entre les morts et les vivants.*

**GISÈLE BIENNE**  
**LES FOUS DANS LA MANSARDE**  
Actes Sud, 224 p., 21,80 €

Gisèle Biemme

© Lucette Turbet

Elle est dans une mansarde rémoise. Elle revient dans le quartier, dans la maison de son grand-père, Ludovic B, dans laquelle elle découvre des livres, peintures, objets hétéroclites empreints d'histoire(s). Qui est-elle ?

Cet endroit, ce passage, cette passerelle, est un lieu de libération de l'esprit, des esprits et de l'écriture de la nostalgie, là où la narratrice intègre de plein fouet le lecteur dans sa quête de sens.

Est-il possible de rêver et de visualiser une personne morte avant notre naissance ? La narratrice peut-elle imaginer, concevoir, projeter l'image réelle de Ludovic B, son grand-père maternel qu'elle n'a jamais vu ?

Dans ce huit clos, elle aperçoit le ciel et les toits par la fenêtre avec les lueurs du soleil couchant : « *c'est beaucoup de ciel dans la pièce* ». « *Trouve l'histoire* », lui intimait son grand-père. L'Histoire, personne ne l'avait prévenue. Chez ses parents, dans les hauteurs de la maison, elle remue les habits des morts de la guerre de 14 et reçoit le souffle des disparus. « *Elle ne pouvait qu'imaginer la vie de ces autres proches parents et lointains morts, la débusquer, la vie, la trou-*

*ver, et ces inconnus émergent alors de l'ombre mais silencieusement, très silencieusement.* » La guerre ne leur a pas tout pris puisque les voilà réunis entre terre et ciel sous son toit comme dans une auberge.

Elle relate la guerre de 14-18, les « fous » sont des survivants, traumatisés, en particulier de l'offensive sur le plateau de Craonne, boucherie organisée par le général Nivelle. Sur le front, en 1917, des mutineries sans nom, on arrête, on juge sommairement, on envoie les rebelles au massacre dans les bataillons destinés aux attaques suicide, ou on fusille tout simplement quelques poilus tirés au sort. Certains sont liquidés sans jugement par leurs gradés, d'autres volontairement éliminés. Un siècle après ces événements, certains soldats fusillés « pour l'exemple » n'ont toujours pas été réhabilités : leurs noms ne figurent toujours pas sur les monuments aux morts puisqu'ils n'ont pas été encore reconnus comme « morts pour la France ».

« *La guerre qu'on prévoyait propre et bien menée commence désordonnée et démente. La République ne devrait plus pouvoir se regarder dans le miroir.* » Ces hommes sont libres mais brisés par des images qui obsèdent, intoxiquent. Le film n'en finit pas de repasser dans leur tête.

Il y a dans cette écriture du chaos, froide, pragmatique, rythmée, scandée, une incitation au(x) jeu(x), au labyrinthe. « *La vie est un théâtre aux décors qui tangent.* » Le récit de Gisèle Biemme se veut flottant, mouvant, avec des frontières et des portes transitoires non définies car situées entre deux mondes. Le cadre spatiotemporel est errant. L'écriture est par là cinématographique, les différentes séquences juxtaposées sont comme des souvenirs ressurgissant de la mansarde et de



ses pièces d'histoires, lieu chargé de vibrations. Le lecteur est lui aussi en quête de sens. On parle de codes entre les fous, de codes entre les morts et les vivants mais il y a aussi cette idée de codes d'accès pour un lecteur non avisé qui tournerait autour de l'entrée de cette mansarde, sans cesse, sans parvenir à y trouver le sens, les clefs. Ce sont des Histoires enchaînées et superposées, que le lecteur ne comprend pas toujours et auxquelles il doit donc être attentif car il existe plusieurs réalités, qui tanguent, dansent et sautillent.

Le sens du monde a disparu. Après la Première Guerre mondiale, les atrocités découvertes, l'éclatement de l'histoire, on ne peut plus proposer de système clair, cohérent et optimiste. Un sens existe mais la narratrice de la mansarde ne guide pas le lecteur, elle l'égaré dans un labyrinthe. Il doit lui aussi saisir les indices et avancer, pas à pas.

Écriture de l'héritage. Qui sont les transmetteurs ? Les anonymes, inconnus, Ludovic C, Théodore S, ou bien les célèbres Louis Aragon, Yves Gibeau, Ferdinand Céline. Ils ont tous vécu la guerre et la narratrice souhaite les ressusciter le temps d'une chanson, qu'ils lui insufflent le souffle de leurs ressentis, de ce qu'ils ont vu, entendu.

« On en viendrait à croire à l'aimantation des âmes. » Elle cite les chiffres des pertes, au niveau national, mondial, les blessés, mutilés, les veuves, les orphelins, les fusillés. Ces chiffres

sont effarants et révèlent l'ampleur du désastre. Sa quête, leur réinjecter leur personnalité, se battre contre la dépossession de leurs Histoires, dignité, humanité, couleur et âme. Son père faisait « tourner les tables », c'est son grand-père qui l'a entraînée, guidée, le premier, dans un dialogue captivant avec les ombres, les esprits. Peut-on connaître les morts ? Comment les accueillir ? Y a-t-il des barrières-frontières ? « *Ferme les yeux, écoute. Trouve l'histoire. Sois rapide. Enregistre. Pas de pourquoi, où, comment, quand, non, rien. Allume tes lumières. Représente-toi. Tu creuseras plus tard* », lui disait son grand-père.

Les morts nous regardent, ils sont omniprésents, il suffit à la narratrice de les convoquer, de les convier sous le bois de la mansarde. Ils l'aident à reconstituer, trouver l'histoire. La nuit s'ouvre... avec les désastres de la guerre. Est-ce une histoire de fantôme(s) ? « *Une langue de fantôme destinée à des fantômes.* » La nécessité de se souvenir, de marquer, d'écrire, de dire, de transmettre l'Histoire pour ne pas oublier car certains n'avaient plus de maison, d'acte de naissance, leur mémoire s'émoussait, ils savaient à peine écrire. Faut-il que les choses soient écrites et figurent dans un livre pour qu'elles nous marquent ? Nous devons transmettre la complexité de l'Histoire et de la mémoire.

Quête(s) d'identité(s). La mansarde est le lieu où les morts-fous réapparaissent, un tunnel de transmission de la guerre dans lequel nous sommes aspirés, un espace hors-temps afin de communier.